

Jeudi 13 décembre : Pierre MICHON

L'auteur que nous étudions ce jeudi-là n'est pas un « bon client » des plateaux-télé... C'est un écrivain exigeant, peut-être un peu difficile, mais qui possède une écriture à nulle autre pareille. En novembre 2017, il a eu les honneurs des « Cahiers de l'Herne », distinction assez rare :

**« Les Cahiers de L'Herne entreprennent de saluer en Pierre Michon l'absolue singularité d'une voix et d'une écriture qui n'en finit pas de surprendre et d'enchanter un lectorat toujours plus vaste depuis l'apparition, en 1984, de son premier ouvrage, *Vies minuscules* ».**

**Pierre Michon est né le 28 mars 1945** aux Cards, petit hameau de la commune de Châtelus-le-Marcheix en Creuse, dans la maison de ses grands-parents.

Il est élevé par sa mère institutrice après que son père eut quitté le foyer. « L'absence de mon père est la grande ligne de force de ma vie », dira-t-il plus tard. De sa mère, il reçoit l'amour et l'amour des mots.

Il passe son enfance à Mourieux puis au lycée de Guéret, où il est pensionnaire. Il étudie ensuite les Lettres à Clermont-Ferrand et consacre à Antonin Artaud un mémoire de maîtrise. Il voyage par la suite dans toute la France, ayant rejoint une petite troupe de théâtre. Michon n'exerce pas de profession stable.

**En Mai 1968**, Pierre Michon était étudiant à la faculté de lettres de Clermont-Ferrand, il était âgé de 23 ans en 1965, il devait y rester jusqu'en 1969.

*« J'ai participé totalement à mai 1968. C'est de toute ma vie mon seul engagement politique. Mais, plus que de politique, il s'agissait pour moi d'affirmer mon goût de la liberté. Nous étions les rois du monde et la situation rendait les amours plus faciles. »*

Pierre Michon avait un copain trotskiste qu'il accompagnait volontiers. *« J'ai rejoint les maoïstes un temps, non pas conviction, mais par copinage. J'étais surtout ouvert au situationnisme. »*

Les filles, les nuits passées à chanter et à boire, des moments qui sont restés joyeux, un demi-siècle après, dans la mémoire de Pierre Michon. *« Les souvenirs sont devenus un peu flous. J'ai gardé un très bon souvenir de professeurs qui étaient engagés dans le mouvement et qui copinaient avec nous. »*

Les souvenirs reviennent, particulièrement celui d'une nuit passée sur le Plateau de Gergovie, autour d'un méchoui. *« Ce fut un moment de fraternité extraordinaire, comme on en vit deux ou trois dans sa vie. C'était une sorte de nuit de la Saint-Jean, de fête. Nous avions l'avenir devant nous. »*

Mai s'est prolongé en juin. *« À Clermont, finalement où il n'y a pas eu d'acte violent, nous avons finalement vécu le bon côté des choses. On s'est juste un peu castagné avec les étudiants de la faculté de droit. Oui, Mai 1968, c'est pour moi de très bons souvenirs. »*

Fasciné par la révolution, Michon n'a jamais écrit sur Mai 1968.

*« J'ai gardé mes souvenirs pour moi. Je préfère me plonger dans les livres excellents des frères Rolin, Olivier avec Tigre en papier, le meilleur sur l'époque, et dans un genre différent celui de Jean, L'organisation. J'en conseille la lecture. »*

Après une expérience au théâtre – genre agit-prop – il suit Marianne, son amie, à Annecy, il est invivable, elle le quitte, s'en suivent une dépression et un passage en HP. Il gagne Paris où il vit deux « années vociférantes », entre alcool et poudre, femmes qui l'entretiennent, petits boulots, amphétamines. Il dépeint sa vie avant l'écriture comme une vie triste.

Il se met à écrire à 38 ans : ***Vies minuscules*** paraît en 1984, après une vie d'errance. Le recueil remporte le **Prix France Culture**, cela lui sauve la vie.

Les récits suivants poursuivent l'élaboration d'une véritable poétique de la biographie. Les vies des peintres s'attachent à Van Gogh (*Vie de Joseph Roulin* 1988), à Goya, Watteau et Piero della Francesca (*Maîtres et serviteurs*, 1990), ou à Claude le Lorrain (*Le Roi du bois*, 1996). Le « quasi roman » de *La Grande Beune* (1996) installe une pure écriture du désir auprès des cavernes peintes de Lascaux. C'est sur elles également que se clôt le violent récit des *Onze* (2009) qui évoque le chef-d'œuvre du peintre François-Élie Corentin, auteur du tableau où figurent les onze membres du Comité de salut public de la Grande Terreur.

Introduites par *Rimbaud le fils*, (1991), qui apporte à son auteur un début de notoriété, des figures d'écrivains illustres sont interrogées. Le nom de Rimbaud, métonymie de la poésie, est corps de gloire. Dans *Corps du roi* (2002), il évoque les écrivains qu'il aime (Beckett, Flaubert, Faulkner, Hugo), Dans *Trois auteurs* (1997) déjà, il avait célébré — outre Balzac et Cingria — Faulkner, nommé significativement le père du texte : il lui a donné « la permission d'entrer dans la langue à coups de hache, la détermination énonciative ». Dans ces fragments de vie pleins de substance et d'émotion, ces apparitions, on mesure toute l'originalité de cette écriture biographique.

D'autres récits plongent dans l'opacité des temps barbares (*L'Empereur d'Occident*, 1989), le vieux fonds légendaire de l'Occident (*Mythologies d'hiver*, 1997), l'imaginaire médiéval d'une chrétienté violente de fondateurs (*Abbés*, 2002) : autant de drames brefs qui sont méditation sur la gloire, la grâce et la vanité, le chaos et la création, la posture voire l'imposture du créateur dans une passionnante mise en abyme de l'écriture. C'est en somme « l'autobiographie du genre humain » qui s'écrit ici : « *je cherche des hommes dans l'archive, j'en trouve, et j'essaye de leur redonner vie* ».

Cette splendide constellation de récits maintient l'unité de mesure inaugurale, la forme tendue du récit bref évacuant tout le « remplissage » romanesque qui est la marque de Michon. Un commentaire définit l'entreprise : c'est « *un dialogue avec des morts, peut-être un appel* ». Une autre singularité de l'écriture tient à la grande présence du biographe. Toutes ces histoires sont portées par la voix fervente de ce narrateur empathique, une voix incarnée, lestée de son poids d'histoire personnelle, sarcastique, dubitative ou fraternelle. Sa puissance est celle de la conversation familière, de l'énoncé oraculaire, de la prière. Elle tient à l'oralité de la voix et au travail des sonorités, « *des sons de feuilles, de gong, d'avalanches* ». La phrase est dense, profuse, débordée par l'émotion. Apparemment classique et coulée dans le moule latin, elle opte pour la période, son architecture savante, son balancement, mais somptueuse et trouée de trivialités, toujours surprenante à la façon de Michon, « *c'est-à-dire boueuse et rutilante* », elle rythme la langue dans l'émoi.

L'écriture des vies rend compte de toute une vie en écriture. *Dans Le roi vient quand il veut* (2007) — un recueil de trente entretiens que Michon a choisis parmi une soixantaine parue entre 1989 et 2007 — on entend bien la même voix, celle de l'homme, dont le métier d'homme est la littérature, et celle de l'écrivain continuellement nourri des grandes œuvres dont il renouvelle la lecture de façon toujours ample et précise. Cette voix simple et forte puise, entre héroïque enthousiasme, ironie et lucidité, le ressort d'une énergie rare et trace un parcours d'écriture ininterrompue, une aventure en littérature. Dans le rythme et la scansion, l'écriture somptueuse et limpide renouvelle de façon surprenante la prose française confirmant l'importance d'un écrivain de tout premier plan.

On sait de Pierre Michon qu'il vit à Nantes, avec un chat, des livres et sa femme, Yaël Pachet - la fille de l'écrivain Pierre Pachet (1937-2016), sœur de François Pachet, et cousine de Colombe Schneck et d'Antoine Schneck. Ils ont une fille, Louise, née en 1988 : « *Quand elle arrive, c'est extra-ordinaire* », dira-t-il. La naissance de Louise est au centre de *Corps du roi*, un récit autobiographique dédié à la mère de Louise, comme *Les Vies minuscules* l'étaient à la mère de l'écrivain. « *J'étais un fils sans descendance, en bout de chaîne* ».

Autant dire que Michon, s'il vit de sa plume, en vit mal, et ne réussit à boucler ses fins de mois que grâce à des bourses ou des subventions de collectivités locales qui lui commandent des textes. Il publie aussi dans les revues, et voyage grâce aux invitations d'organismes culturels ou de pays étrangers. Dans les périodes de dèche, Verdier, son éditeur, lui assure un revenu minimum en le mensualisant.

Il a pour amis Jean Echenoz, Olivier Rolin, Pierre Bergougnoux.

Dans le film de Mathieu Amalric, Pierre Michon incarne l'écrivain Jacques Tournier, traducteur de Francis Scott Fitzgerald et de Truman Capote, biographe de Carson McCullers, ce même Tournier qui fit paraître en 1983, chez Seghers, l'un des plus beaux livres consacrés à Monique Serf, mieux connue sous le nom de Barbara.

## Prix obtenus

- **Prix France Culture** pour *Vies minuscules*, 1984
- **Prix de la Ville de Paris** pour l'ensemble de l'œuvre, 1996
- **Prix Louis Guilloux** pour *La Grande Beune*, 1997
- **Prix Décembre** pour *Abbés et Corps du roi*, 2002
- **Grand Prix de littérature de la SGDL** pour l'ensemble de l'œuvre, 2004
- **Grand Prix du roman de l'Académie française** pour *Les Onze*, 2009
- **Prix Pétrarque** pour l'ensemble de l'œuvre, 2010
- **Grand Prix ARDUA** (Universités d'Aquitaine) pour l'ensemble de l'œuvre, 2013
- **Prix Marguerite Yourcenar** pour l'ensemble de l'œuvre, 2015
- **Premio internazionale Nonino** pour *Vies minuscules* (trad. italienne 2016), 2017

## Ce que le groupe a lu :

- « **Les Vies minuscules** » - 1984. Ed Verdier ; Folio 1996

*Vies minuscules*, bien que se présentant sous forme d'un recueil de huit récits consacrés à de modestes personnes, n'est en fait qu'un vaste roman autobiographique dans lequel Pierre Michon évoque ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans ce premier livre, écrit à l'âge de trente-sept ans, c'est avant tout de la genèse d'un écrivain dont il est question, de l'héritage et des « prétentions » d'un auteur, marqué par une « parentèle paysanne », et dont l'éclosion fut difficile.

Pierre Michon y rend hommage aux femmes de sa famille, détentrices des « trésors » de la mémoire et, plus particulièrement à Elise, sa romanesque grand-mère qui lui transmet les aspirations les plus hautes, la métaphysique et la poésie, et lui donna sa vocation d'écrivain en fécondant « de ses mots pressés, jubilants et tragiques, les vides laissés par la défection des êtres chers. »

Il y décrit sa longue lutte pour s'émanciper de l'« hébétude » des pères, celle de la terre caillouteuse, « morne reliquaire des jours perdus et des sueurs vaines », du langage démuné et de l'alcool héréditaire.

- « **Vie de Joseph Roulin** » - 1988. Ed Verdier

Joseph Roulin est cet employé des Postes à la barbe impressionnante que Vincent Van Gogh a peint plusieurs fois pendant son séjour à Arles. Pierre Michon l'observe, le décrit. Il décrit aussi Vincent, et cette amitié inattendue entre cet homme simple et ce génie de la peinture qui apparaît là comme un autre homme simple sauf qu'il peint, sauf qu'il souffre, sauf qu'il devient fou, ... une approche semblable à celle de Maurice Pialat dans son film *Van Gogh*. Michon décrit cette rencontre en

mettant en perspective que Van Gogh est non seulement un des peintres les plus renommés mais aussi celui dont les toiles sont parmi les plus chères au monde vues depuis « les tours de Manhattan », symbole du business de l'art. Pierre Michon parvient par son écriture à transfigurer cette rencontre, non pas pour en faire quelque chose de surnaturel mais en superposant plusieurs hypothèses comme autant de points de vue qui ne peuvent pas répondre à toutes les questions en suspens. Récit non chronologique mais qui se développe comme un tournoiement autour de Vincent et Joseph.

L'écriture est simple, précise, paradoxale, surprenante, bienveillante, très enracinée dans un concret évoqué en creux et en relief, dans l'ombre et la lumière, qui multiplie les points de vue, qui ne juge pas, une écriture qui offre, qui lance les bras vers le ciel en sachant qu'il ne répond pas...

- **« L'Empereur d'Occident » - paru chez Fata Morgana en 1989, accompagné d'illustrations d'Alechinsky. Repris par Verdier en poche en 2007.**

Au Ve siècle, l'histoire d'une amitié entre le jeune Aetius et Attalus, vieil homme exilé aux îles Lipari, musicien et empereur d'opérette. Dans le récit qu'ils se font de leur vie, les deux hommes découvrent qu'ils furent tout deux soumis, chacun en son temps et à sa manière, à la puissante figure paternelle d'Alaric. Souvenirs, songeries, promenades, l'Empereur d'Occident c'est cela : les rapports des pères et des fils, mais aussi les jeux du pouvoir, la manipulation, le mensonge et les apparences. L'Empereur d'Occident est sorti pour la première fois il y a dix-sept ans chez Fata Morgana, avec des illustrations d'Alechinsky. Pour ceux qui ne connaîtraient pas Michon, il est vrai que le choix d'installer son récit au Ve siècle surprend et désarçonne. Il s'en explique comme par défaut ; pourquoi se priver « de l'immense réservoir de postures qu'est l'histoire classique ? ». Au-delà du récit, le miracle littéraire, lorsqu'à ce point la mélodie des phrases accompagne leur sens.

- **« Maîtres et serviteurs » - 2002. Ed Verdier**

Qu'est-ce qu'un grand peintre, au-delà des hasards du talent personnel? C'est quelqu'un sans doute dont le trop violent appétit d'élévation sociale s'est fourvoyé dans une pratique qui outrepassa les distinctions sociales, et que dès lors nulle renommée ne pourra combler: telle est l'aventure du peintre qui dans ces pages porte le nom de Goya. Ce peut être aussi un homme qui a cru assouvir par la maîtrise des arts la toute-puissance du désir, à ce divertissement noir a voué son œuvre, jusqu'à ce que son œuvre, ou sa propre conscience, lui dise que l'art est là justement où n'est pas la toute-puissance: j'ai appelé cet homme par commodité Watteau. C'est encore quelqu'un qui tôt ou tard doit faire son deuil des maîtres, de l'art et de son histoire, et apprendre que tout artiste pour sa part est de nouveau seul, face à un commanditaire écrasant et peu définissable, dans ces régions arides où l'art confine à la métaphysique, sa pratique à la prière et j'ai voulu qu'un obscur disciple de Piero della Francesca soit confronté à cela.

- **« Rimbaud le fils » - 1991 ; Gallimard L'un et l'autre (essai)**

Pierre Michon n'est pas le biographe de Rimbaud. Il ne cherche à ajouter aucun chapitre, aucune ligne aux hagiographies et études existantes. Simplement, il enfile la personnalité du poète, se glisse dans l'intime de son écriture, tâchant de rejoindre, en définitive, la sienne. À coups de "on dit que" ou "on ne sait si", il parcourt, commente, hésite, rêve, abandonne, reprend l'aventure d'Arthur Rimbaud. Il ne donne aucune réponse, ne résout rien, mais s'interroge (en même temps qu'il interroge le jeune poète) : qu'est-ce qui pousse un homme à écrire ? Qu'est-ce qui fait soudain mûrir ses vers, "autant que s'il avait écrit d'un seul trait de plume La Légende des siècles, Les Fleurs du mal et La Divine Comédie" ? Le regard de Pierre Michon sur le "jeune versificateur bien doué, roué et hugolâtre" est délectable.

- « **La grande beune** » - 2006. Folio Gallimard.

Quand il arrive à Castelnau, un village au fin fond de la Dordogne, tout près de Lascaux, le narrateur a vingt ans. C'est son premier poste. Derrière le rideau gris des pluies de septembre, entre deux dictées, le jeune instituteur s'abandonne aux rêves les plus violents – archaïques, secrets et troubles comme les flots que roule, en contrebas des maisons, la Grande Beune.

Dans ces contrées où se rejoue encore dans une forme ancienne l'origine du monde, le sexe sépare deux univers. Celui des hommes, prédateurs, frustes mais rusés – terriblement. Et puis celui des femmes, autour de deux figures que l'écrivain campe magistralement. Hélène l'aubergiste, mère emblématique, et Yvonne, à la beauté royale, qui suscite chez le narrateur une convoitise brûlante et toutes les variations d'un émoi qu'il nous fait partager au rythme de sa phrase : emportée comme un galop de rennes dans une ère révolue, retournée en une scène grotesque où des enfants exhibent l'animal vaincu, mordante ou fuyante comme le loup des peintures rupestres.

- « **Le Roi du bois** » - réédité chez Verdier en 1996, 2014 ed Verdier poche.

Un petit paysan qui garde des cochons dans un bosquet aperçoit un jour une princesse en train de pisser dans les fougères. Une vision qui bouleverse sa vie. Dans le *Roi du bois*, Pierre Michon reprend deux de ses thèmes de prédilection, l'Italie et la peinture. Nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle, dans les environs de Rome, et le petit porcher deviendra valet du peintre Claude Le Lorrain.

C'est le cri de révolte de Gian Domenico Desiderii, au service de Charles de Nevers tenant alors Mantoue, qui a quitté le service de le Lorrain, le peintre entretenu comme d'autres par le pape, après vingt années de bons et loyaux services qui ne lui permirent pas de devenir prince. Car prince, il voulait l'être à tout prix pour, comme le prince qu'il surprit un jour, contempler encore cette apparition, ... cette visitation, bleue, vaporeuse et abondamment troussée qui déversait sans retenue, ni vergogne, une généreuse averse intime sous la frondaison où lui, Gian Domenico alors berger, gardait des porcs.

- « **Mythologies d'hiver** » - 1997. Ed Verdier.

Il importe peu que le Gévaudan et l'Irlande soient les scènes où se jouent ces drames brefs. On imagine que les trois récits d'Irlande sont dus à un séjour provoqué par une quelconque bourse en pays catholique, n'empêche qu'on y voit des miracles inventés ou appris («et voilà la neige changée en beurre, l'eau en bière»), de jeunes Irlandaises «il voit la chair de rouille et de lait», bientôt au sens le plus étymologique «impeccablement mortes», trois prodiges en Irlande. On jugerait que les neuf textes du causse, en pays maquisard, ont pris source en quelque eau subventionnée de Languedoc, il n'empêche que ces vies de saints, inventées ou apprises, ont la grâce narquoise du conteur dupé par sa propre excellence: «Enimie est la petite fille de Frédégonde, qui faisait attacher ses rivales aux queues des chevaux.» Cette Enimie, en un tour de main, Michon vous la canonise.

- « **Les onze** » - 2011 ; Gallimard Folio.

*Les Onze* de Pierre Michon s'offre à lire à la fois comme une vie imaginaire et une méditation sur l'art et l'histoire. Ce texte entrelace, en effet, l'histoire d'un peintre, François-Élie Corentin et celle de la révolution, à partir de la description d'un grand tableau qui serait exposé au Louvre et représentant les onze membres du Comité de salut public pendant la Terreur. Le lecteur se trouve alors projeté dans une fiction artistique où réalité et fiction se mêlent jusqu'au vertige. Michon joue de la fiction, il met en péril ses conventions et ses frontières dans une stratégie de leurre.

- Grand Prix du Roman de l'Académie Française 2009.